

Déplacements et voyages d'une famille lorientaise (1907-1912) : de la voiture à ânes à la voiture automobile

Le 11 janvier 1907 une jeune fille de Lorient, de retour de la capitale, raconte à une de ses amies sa visite à Paris, et cette dernière, 16 ans, s'en fait l'écho dans son journal :

« Oui c'est bien beau Paris ! Les rues se mesurent au kilomètre et les places à l'hectare [...]. Dans la capitale, il y a beaucoup de monde. Aussi *Tottote* a-t-elle vu d'abord dans les rues beaucoup de piétons. On appelle piétons les personnes qui ont la faculté de se transporter et de changer de place sur leurs deux pieds [...]. Puis vinrent ensuite une multitude de grosses machines, voitures, omnibus, trams, automobiles, bicyclettes, motocyclettes, tricycles, trains, etc. Tous ces véhicules passèrent par centaine devant *Tottote* ébahie ; plusieurs même, lui manquant de respect, manquèrent de l'écraser. *Tottote* descendit ensuite, car elle était loin de son hôtel, dans une espèce de grand trou souterrain où une multitude s'engouffrait pêle-mêle. Elle était depuis quelque temps dans ce grand trou, se demandant où ses frères la menaient, quand un sifflement accompagné d'un train arrivant à toute vapeur à sa droite la fit tomber assise de stupeur : c'était le métropolitain [je rappelle qu'il a été inauguré le 19 juillet 1900]. *Tottote* l'apprit plus tard, mais ses frères dans ce moment critique se précipitèrent pour la ramasser et la fourrer dans le métro car il n'y avait qu'une demi-seconde d'arrêt, donc pas de moment à perdre. *Tottote* remise de sa frayeur va se placer près de la portière pour contempler les vaches, mais à sa grande stupéfaction ne vit par la portière que du noir, et puis toujours du noir. Enfin tout a une fin, le jour succéda au noir et *Tottote* passa tranquille sa première nuit à Paris. *Tottote* vit encore une foule de choses dans la capitale : elle voyagea sur les trottoirs roulants au Louvre et au Bon Marché [...]. »

Malgré son caractère ironique, ce récit témoigne de la stupéfaction d'une jeune bretonne devant les nouveautés parisiennes. Et pourtant la rédactrice de ces lignes n'est pas ignorante de ces nouveautés ; elle appartient en effet à une famille importante et cultivée de Lorient. Son père, Maurice Marchal, polytechnicien, ingénieur en chef du génie maritime, directeur des chantiers de Saint-Nazaire, décédé en 1900, a laissé dix enfants, neuf filles et un garçon. Sa mère, Marie de La Gillardaie, descend de familles de banquiers et d'industriels de Lorient, les familles de La Gillardaie et

Ouizille. Les quatre premiers beaux-frères font également partie de la haute bourgeoisie lorientaise : directeur de la Société générale, armateur, médecin, ingénieur des mines. En février 1906, les cinq dernières sœurs Marchal, nées entre 1886 et 1891 et non mariées à cette date, prennent la décision de rédiger un journal, relatant les faits et gestes de la famille. C'est à partir de ce document, tenu de 1907 à 1912, que je me propose de vous conter quelques anecdotes concernant les moyens de locomotion des Lorientais avant la guerre de 1914 et notamment l'introduction de la voiture automobile, qui facilita grandement les communications avec le manoir familial de Kerminisy en Saint-Tugdual.

Jusqu'alors, les déplacements à Lorient et dans la proche banlieue se faisaient à pied ou en tramway. Les familles aisées, comme la famille Marchal, utilisaient des véhicules hippomobiles, calèche, break, charette anglaise, tilbury ou autre guimbarde. Parfois on se promenait à cheval, les femmes en amazone. Les jeunes empruntaient volontiers une voiture à âne. Pour les déplacements plus lointains on utilisait le chemin de fer. Il était privilégié notamment lors des voyages à l'étranger, en Suisse ou en Italie, d'où l'on n'oubliait jamais de rapporter de nombreux souvenirs. Parfois on manquait son train, voire on se trompait de train. Les déplacements maritimes étaient fréquents pour les environs de Lorient, Port-Louis, le Kernevel (aujourd'hui en Larmor plage, face au Port-Louis), Larmor ou Ploemeur. Dans les premières années du XIX^e siècle, on voit apparaître de nouveaux moyens de transport, la bicyclette, sport que les jeunes demoiselles Marchal, à l'exemple de leur frère, s'efforcent d'adopter « malgré quelques pelles ramassées par ci par là » et surtout la voiture automobile qui révolutionne les transports et facilite les voyages, notamment des pèlerins et des touristes. Quant à l'aviation, elle fait rêver.

Quelques dates me paraissent utiles à rappeler afin de mieux saisir la nouveauté de ces moyens de transports. Le tramway de Lorient, à voie métrique, est mis en service le 1^{er} janvier 1901, avec trois lignes vers Keryado-La Perrière, place Bisson-Ploemeur, cours de Chazelles-rue du Pont. Le 1^{er} mai 1902, une quatrième ligne est inaugurée de la place Bisson à Hennebont et le 8 septembre 1912 la première ligne est prolongée jusqu'à Guidel. Quant au chemin de fer, la ligne Paris-Orléans avait atteint Lorient en septembre 1862 et Quimper en 1863. D'Auray le rail avait rejoint Napoléonville en 1864. La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, qui dessert le nord de la Bretagne, est incorporée aux chemins de fer de l'État par une loi du 18 décembre 1908. Dans le département du Morbihan, une « compagnie des chemins de fer du Morbihan », à voie étroite, a été créée en 1892 avec des ateliers installés à Locminé. En 1902 sont mises en service les lignes de Locminé à Plouay, de Locminé à Ploërmel, de Locminé à Vannes, de Lorient à Plouay, en 1903 celle de Vannes à La Roche-Bernard, en 1905 les lignes de Pontivy à Meslan et de Pontivy à Moulin Gilet (jonction de la ligne Locminé-Ploërmel), en 1906 enfin la ligne de Plouay à Meslan et à Gourin. Ainsi à la date où s'ouvre le journal des sœurs Marchal, la totalité du Morbihan occidental est desservie par le rail. Le trajet de Lorient à

Meslan était d'une heure quarante-cinq ; il fallait ensuite trois quarts d'heure pour se rendre de Meslan à l'arrêt de Kerven, la plus proche du manoir de Kerminisy, sur la ligne de Guémené.

L'introduction en France de la voiture automobile remonte à l'extrême fin du XIX^e siècle : Panhard et Peugeot en 1891, Renault en 1898. En 1900, paraît la première édition du *Guide Michelin*. En 1903, l'étape Paris-Bordeaux de la course Paris-Madrid, gagné par Louis Renault en cinq heures trente-neuf minutes, cause la mort accidentelle de son frère Marcel. La même année Hippolyte Panhard organise un voyage touristique automobile Paris-Nice. Le premier salon de l'automobile date de 1908, le rallye de Monte-Carlo de 1911. En 1906 la production française atteint 24 000 véhicules (dont 1500 Renault), en 1913 45 000 (dont 3 936 Renault). En 1911, le parc automobile du Morbihan représente 305 véhicules, réservé essentiellement aux grands propriétaires terriens, rentiers, industriels aisés, soit 12 % seulement du parc automobile des cinq départements bretons. Dès 1901, les frères Ouizille possèdent une voiture Panhard-Levassor ; l'un des gendres de Madame Marchal, le docteur Méheut, acquiert en 1906 sa première voiture automobile une Lacoste et Bothmann, le cousin Marcel de La Gillardaie en 1907 une Darracq. Depuis le 11 septembre 1901, l'immatriculation des véhicules est obligatoire pour tous les véhicules roulant à plus de 30 kilomètres à l'heure. Jusqu'à la création du permis de conduire le 27 mai 1922, un « certificat de capacité à conduire une automobile » en tient lieu conformément au décret du 10 mars 1899.

D'abord objet de sport, la bicyclette, bien qu'antérieure à la voiture automobile, est encore peu développée dans le Morbihan, son prix étant relativement élevé ; sa promotion est assurée par des courses telles la première Paris-Brest en 1891. Quant aux meetings d'aviation, ils attirent la foule, le premier à Reims en 1909 ou celui de Rennes les 13 et 14 avril 1912. Cette même année 1912, l'armateur Émile Marcesche, associé aux frères Ouizille et à Adolphe Kerhuel, cousins et gendre de M^{me} Marchal, préconise la création d'un port d'attache pour aéroplanes à Lorient. En 1913, le survol de la ville est interdit et le ministre de l'Intérieur précise que, lors d'atterrissage fortuit de ballons ou d'aéronefs, doivent prélevés des droits de douanes et mis de côté les appareils et plaques photographiques, pigeons voyageurs, livres de bord et instruments enregistreurs.

De 1903 à 1920, l'évolution du trafic sur les routes du Morbihan est la suivante : voitures à chevaux de 92,3 % à 64 %, bicyclettes de 7 % à 23,3 %, motocyclettes de 0,2 % à 0,7 %, automobiles de 0,5 % à 12,7 %.

Comment se déplaçait-on à Lorient en l'année 1907 ? Voici quelques promenades ou déplacements rapportées dans le journal des sœurs Marchal. Le 15 février, les sœurs Marchal se rendent à Ploemeur : « nous avons été en train jusqu'au Poteau et le reste de la route nous l'avons fait à pied ». Le 27 mars, une grande ballade est organisée pour visiter le château de Kerpape que l'un des ménages Marchal, le docteur Méheut

et sa femme, ont l'intention d'acquérir. À 2 heures de l'après-midi on loue un break à l'entreprise Le Carff de Lorient et six des sœurs Marchal se rendent sur place où elles arrivent à 3 h ½ 30 ; elles y sont rejointes à 5 heures ½ en auto par M^{me} Marchal, son fils et le docteur Méheut. Le 12 mai, c'est le jour du pèlerinage de la paroisse Saint-Louis de Lorient à Sainte-Anne d'Auray. « Le train était à 8 heures, bien commode, [...] mais c'est après avoir couru que nous avons pu rejoindre notre compartiment. Le train s'ébranle, les voix aussi et chantent de beaux cantiques à sainte Anne. Le chapelet est récité ». À Sainte-Anne, tandis que M^{me} Marchal et l'une de ses filles montent en voiture, les autres sœurs font à pied leurs 4 kilomètres pour se rendre à la basilique, les chauds rayons du soleil faisant vite place à une vilaine pluie pénétrante. Après la grand'messe, la procession et le restaurant, « nous sommes allées faire nos petites emplettes traditionnelles ». La journée s'achève par un retour en voiture à la gare et en train à Lorient. Le 27 juin, c'est de nouveau un déplacement à Kerpape, en tram jusqu'à Ploemeur, puis à pied. « Nous allions ainsi inconscientes du danger qui menace deux adolescentes se promenant sur la grande route peuplée de chemineaux ». Le trajet se termine en voiture à âne. « L'âne sentant l'écurie ne se fit pas prier et se mit à trotter ». Le 12 juillet, il fait si chaud que ces demoiselles ayant manqué le vapeur pour le Kernevel, s'installent au casino de La Perrière pour siroter un délicieux sirop de grenadine avant d'embarquer sur le petit vapeur suivant. « La traversée qui dure dix minutes est agréable à l'œil. L'on aperçoit, en quittant La Perrière, l'île Saint-Michel, Le Port-Louis, Larmor dans le lointain, puis tout près la pointe de Kernével ». Là elles assistent à la représentation que donne leur cousin aux Kernevellois « dans son hydroplane avec lequel il va au Port-Louis en une minute sept secondes ». Le 19 juillet, la voiture à âne va dans le fossé : l'âne s'est écorché et la voiture s'est cassé un brancard. Le 23 septembre, les sœurs Marchal décident de faire visiter l'île de Groix à une amie de passage : « la traversée fut joyeuse, le séjour à Groix court mais bon. En ¾ d'heure nous dûmes visiter l'île entière et eûmes cependant le temps d'en apprécier le climat, la flore, les habitants, l'architecture [...]. Au retour le bateau était plein d'étrangers. [...] Nous n'eûmes pas le mal de mer ». Le 15 novembre, sur la route de Larmor, les sœurs Marchal en voiture à âne rencontrent des amies, elles aussi en voiture à âne : « l'entrevue va être amusante. Elle ne se fit pas attendre. Grison (l'âne des amies) descendit la côte au galop et arriva à fond de train sur Nichette [l'âne Marchal] ; mais quand il l'aperçut, il se mit à brailler tant et si bien que tout le quartier s'en émut. Nichette, à ce concert, s'emballa, et ce fut une course aux ânes, aux bicyclettes, aux gens, aux voitures de laitiers arrivant par derrière et excitant nos malheureux attelages que nos efforts ne parvenaient pas à retenir ».

Chaque année à l'époque des vacances, la famille Marchal se rend dans sa propriété de Kerminisy en Saint-Tugdual. Le 3 avril 1907, le départ a lieu à la gare de Lorient à 9 h du matin, ; on descend à la gare de Kerven (entre Lignol et Saint-Caradec) à quelques kilomètres du manoir, puis en voiture à cheval, « le carrosse

de famille dans lequel on s'est entassé tant bien que mal, et dans lequel nous avons lunched [...] avec de confortables sandwiches au jambon et de plantureux morceau de far, le tout assaisonné d'une bouteille d'abondance. [...] Tout le temps du voyage nous allâmes au pas. Nous arrivâmes à notre cher manoir à 2 heures ». Le 29 avril, M^{me} Marchal se rend avec son fils et son gendre Méheut passer la journée à Kerminisy, « l'auto a très bien marché, ils n'ont eu aucune panne et sont revenus à 6 heures ». Le 6 août, c'est le grand pardon du Faouët, auquel on se rend de Kerminisy soit en charrette anglaise, avec le gardien Job pour conducteur, soit en voiture automobile : « Nous arrivâmes malheureusement bien tard au Faouët et, comme le pardon avait lieu à Sainte-Barbe, à 3 km de là par de mauvais chemin, nous ne pûmes à notre grand regret y aller ; nous dûmes nous contenter d'une queue de procession ». Le 22 août, des amis sont attendus au manoir de Kerminisy ; la rédactrice du journal signale que « Job vient de partir tout à l'heure, tout pimpant dans son costume breton, pour les prendre dans notre charrette anglaise à l'arrêt de Kerven ». Le 1^{er} août 1908, deux voitures attendent le ménage Delmas et leurs cinq enfants à l'arrivée à Kerven « la première pour eux, et la seconde pour leurs paquets. La voiture des paquets était une vulgaire carriole attelée d'un cheval de ferme. Le moment venu d'y charger les malles fit passer à Maurice Delmas un mauvais quart d'heure. À peine la voiture fut-elle ficelée et remplie que le cheval mal dressé s'emballa et versa avec délicatesse tout le contenu de sa voiture. Je laisse à deviner au lecteur la tête rouge de colère de notre beau-frère le doyen. Ce fut donc rouge de colère, de chaud, de fatigue qu'il fut obligé de ramasser sur le bord du ruisseau caisses, boîtes, gants, chapeaux, mouchoirs, car de l'aventure tout s'était ouvert, laissant libre passages aux trésors confiés ». Le 4 août la rédactrice se plaint : « Ah, mes bons amis, si vous saviez comme on a mal au cœur dans ce petit chemin de fer qui ne marche pas plus vite qu'une tortue », le trajet en effet dure quatre heures de la gare de Lorient au manoir de Kerminisy.

Pour les voyages plus lointains, le train, « annoncé par un sifflement aigu » conserve encore bien des avantages. Ainsi le 6 juillet 1908, la famille Marchal entreprend une excursion en pays bigouden. « Il est 5 h moins $\frac{1}{4}$, nous sommes sur la route de la gare ; nous sommes dix en tout. [...] À 7 h nous voilà à Quimper » : petit déjeuner au buffet de la gare, messe à la cathédrale (M^{gr} Duparc est l'ancien curé se Saint-Louis de Lorient, ami de la famille), promenade sur les quais de l'Odet et à 8 h embarquement à l'autre bout des quais.

« Naturellement nous prenons les meilleurs places, les uns assis sur la passerelle, les autres les pieds pendant au fil de l'eau. Le spectacle était idéal. [...] À Bénodet après une courte visite à la plage, nous nous embarquons dans un grand véhicule de l'ancien temps, sur le siège duquel nous nous logeons à six, d'où l'on était à merveille, jouissant à la fois de l'air et de la vue. Nous commençons par traverser l'Odet en bac [...] puis en avant cocotte. Et pour midi nous voilà à Pont-l'Abbé. Nous nous arrêtons juste pour déjeuner à l'hôtel du Touring-Club, ce dont nous avons bien besoin. De 1 à 2 h,

correspondance de cartes postales aux amies et promenade dans la ville qui n'a rien de bien remarquable et paraît triste et morne. Ceci fait, nous embarquons de nouveau, mais cette fois pour Penmarc'h. Nous nous arrêtons cependant au bout de 3 km au château de Kernuz où se trouve un musée d'objets bretons et aussi de l'époque gallo-romaine. Un menhir en forme de cône avec des inscriptions et des personnages attirera surtout notre attention. Mais l'heure pressait et dépêchant nos chevaux nous traversons le pardon de Penmarc'h à 3 h ½. Force fut de nous y arrêter. Nous visitâmes l'église et pûmes contempler à merveille ce nouveau type de paysan au teint basané, aux traits grossiers, aux yeux petits et qui dans l'ensemble fait penser aux Japonais et aux Chinois. Quant au costume, je ne dirai pas qu'il est joli, mais très curieux et très riche. C'est le pays des *Bigoudaines* dont les cheveux cirés font le principal ornement de la coiffe [...]. »

La brume empêche la montée au phare d'Ekühl, mais le spectacle de la mer déchaînée à la pointe de Saint-Guérolé ne peut faire oublier le souvenir de la lame de fond emportant en octobre 1870 la famille du préfet du Finistère. Retour à Pont-l'Abbé, train jusqu'à Quimper, dîner rapide à la gare de Quimper et arrivée à Lorient à 11 h du soir « bien harassés mais surtout bien ravis ».

Du 21 au 27 septembre 1908, trois des sœurs Marchal entreprennent un pèlerinage à Lourdes. Départ à la gare de Lorient à 9 h, changement de train à Auray où l'on retrouve des cousines de Pontivy. « Nous étions dix au total ; on s'installa de son mieux, on casa les paquets comme on put. Nous mîmes sur notre poitrine l'enseigne des croisés et nous voilà en route. Nous fîmes connaissance avec les cousines en chantant des cantiques puis en débarrant les provisions et surtout en les dégustant ; on se faisait des politesses de beurre, de pâté ou de poulet ». À 8 h ½, un arrêt en gare de Rochefort permet de revoir d'anciennes connaissances lorientaises, prévenues par télégraphe depuis la gare de Luçon. Puis, le train repart. « Il se faisait tard et nous décidâmes de nous installer pour la nuit. Ah cette nuit ! Elle restera éternellement gravée en ma mémoire. Je crois que j'aimerais mieux être opérée une seconde fois de l'appendicite que de renouveler cette nuit du 21 septembre dernier. Nous étions si serrées les unes contre les autres, ne pouvant se retourner, se baisser sans incommoder sa voisine, son vis-à-vis qui se réveille, grogne, parle tout haut, fait du bruit et en fin de compte réveille tout le wagon. [...] Passons ». À 9 h ½, arrivée à Lourdes. « Oh que c'est beau ! Cette ville environnée de hautes montagnes, ce soleil, tout ce peuple de pèlerins, les uns s'acheminant vers la gare, les autres arrivant ». Le premier jour, chapelet à la grotte, procession du Saint-Sacrement, procession aux flambeaux, illumination de la basilique ; le second jour, messe à la grotte avec le pèlerinage de Vannes, ascension du pic de Jer ; après le dîner, messe prolongée à la basilique par suite du mauvais temps ; le troisième jour, matinée consacrée aux achats, visite à la grotte « où nous faisons bénir nos objets et prenons de l'eau de Lourdes » ; l'après-midi séance de cinématographe « où nous avons vu toutes les apparitions de Bernadette », puis procession sous une pluie épouvantable. Le quatrième jour, après le chemin de croix dominant la basilique et la visite de la maison de Bernadette, « nous avons des velléités de partir par le premier train de

pèlerins et nous arrêter à Pau en attendant le nôtre, mais cela fut impossible et nous eûmes l'ennui de nous arrêter pendant 2 heures à Lamotte, petit trou à 10 km de Bordeaux ». De retour à Lorient, la narratrice résume ainsi son voyage : « C'est bien fatigant un pèlerinage à Lourdes dans un coupé de troisième et je ne suis pas prête d'en recommencer un dans cette classe-là. [...] Mais tout compte fait j'emporte de Lourdes un délicieux souvenir ».

La famille Marchal n'hésite pas à entreprendre chaque année un grand voyage pour aller visiter l'une des sœurs mariée dans le Nord à un ingénieur des mines. « Nous sommes au milieu de tous nos paquets, et bien ravies à la perspective du beau voyage que nous allons faire. Nous partons pour Nantes, Paris, Épernay, Sallaumines, etc., pour trois semaines ». Le 14 janvier 1908, c'est le grand jour du départ, pour la mère et ses deux dernières filles. « Nous allons faire notre tour de France. [...] De Nantes nous partîmes pour Paris le jeudi 16 janvier à 7 heures du matin. Il fallut donc se lever dès l'aurore. [...] Nous fîmes un petit déjeuner dans le wagon-restaurant et arrivâmes à Paris vers 4 heures de l'après-midi ». Le mercredi 22, « départ à 5 h à la gare du Nord. [...] Après bien des ennuis à la gare, nous aboutissons au train de 6 h qui ne nous met plus à Lens qu'à 10 h ½ sans avoir dîné ». De Lens à Sallaumines la voiture du gendre les attend. Le mardi 28, retour à Paris. À Arras, « nous eûmes l'audace de prendre un rapide auquel nous n'avions pas droit. Les employés grognèrent un peu mais nous étions très satisfaites de l'équipée qui nous fit gagner plusieurs heures ». Le lendemain « nous sommes reparties de Paris le soir même par la gare Saint-Lazare et après avoir gelé toute la nuit, nous sommes arrivées à Nantes à 6 h du matin » et les deux sœurs commencent par se recoucher. « Après le déjeuner, séance de photographies, puis nous avons pris le train de 3 heures et sommes arrivées à Lorient à 7 h du soir, pas trop fatiguées ». Le lendemain « nous avons fait une exposition superbe des souvenirs de Paris ; chacun a eu sa part ».

De nouveau le 14 octobre 1908, M^{me} Marchal et ses trois filles célibataires quittent Lorient pour se rendre à Sallaumines. À Pontivy, où elles font un arrêt, elles devaient y reprendre un train à 8 h du soir pour Paris mais, occupées à dîner dans la belle-famille d'une des sœurs tout récemment mariée à un banquier de la ville, elles arrivent à la gare de Pontivy pour voir le train filer sous leur nez. Après une nuit à l'hôtel, elles prennent le premier train à 7 h 20. « Et notre journée se passa entre la lecture, les causeries et les promenades dans le wagon-couloir. Nous arrivâmes à la gare Montparnasse à 7 heures du soir ». Visite au Bon Marché, au Petit Palais, messe à Montmartre, visites aux amies. « Nous avons été en voiture nous promener au bois ; là nos yeux ont pu se régaler d'autos, de voitures, de chevaux, de toilettes [...] ». Sortie à l'Opéra, messe à La Madeleine et départ à 2 h à la gare du Nord pour arriver à Lens à 6 h et trajet « en omnibus grinçant » jusqu'à Sallaumines. Les 28 et 29 octobre, on s'aventure « sur une terre étrangère ». À Bruxelles, on utilise le guide Bedecker (le guide touristique Baedeker) pour trouver le meilleur restaurant et l'on visite en détail les principaux sites et monuments de la capitale de la Belgique.

Retour par Bruges, où l'on achète des dentelles du pays, et séjour de quarante-huit heures à Sallaumines où le beau-frère invite à « une descente dans la mine qui n'a pas été banale, les dames en costume complet de mineurs, pantalon, chapeau de mine et lanterne. Nous descendîmes par l'ascenseur à charbon, dans les entrailles de la terre à 300 mètres environ. Nous traversâmes d'interminables galeries ; il fallut se courber, puis bientôt marcher à quatre pattes et plusieurs fois même nous nous vîmes obligées de ramper tout simplement ». À Paris visite de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle, puis trajet de nuit entre Paris et Lorient. « Les voyages ont beaucoup de bon, mais son chez soi aussi ».

En 1910, le gendre ingénieur est nommé dans le bassin de Decazeville pour diriger une usine à zinc ; il s'installe avec sa femme à Boisse-Penchat sur les bords du Lot à 6 kilomètres de Decazeville. M^{me} Marchal et ses deux filles célibataires entreprennent alors un long voyage de cinq semaines du 15 avril au 21 mai. Après un arrêt à Nantes entre midi et 3 h ½ pour acheter des chapeaux, on atteint Paris à 11 h du soir. Et pendant huit jours on mène une joyeuse vie parisienne, invitées ici et là ou déjeunant au Bouillon Duval de la rue du Bac, allant au spectacle à l'Odéon et à l'Opéra-comique, visitant le bois de Boulogne en automobile, le Panthéon et Notre-Dame, Saint-Sulpice, le musée de Cluny et celui du Luxembourg, faisant des courses au Bon Marché. Entre temps, deux jours à Fontainebleau, à deux heures de train de Paris, permet de visiter le château où l'on évoque Napoléon et les grands souvenirs historiques, et la forêt si renommée. Le 24 avril à 7 heures du matin, après douze heures de train, les voyageuses sont rendues à Penchat sur les bords du Lot. L'installation est délicieuse ; l'électricité est partout. Réceptions, dîners, parties de tennis, excursions, visite de l'usine à zinc du beau-frère occupent les hôtes de Penchat. Au retour, on s'arrête à Toulouse chez les beaux-parents de Maurice Marchal, le frère ; le tramway facilite la visite détaillée de la ville. De là on se rend à Lourdes où le mauvais temps abrège le séjour. Le 13, arrêt à Pau chez une cousine et visite du château ; le lendemain arrêt à Bayonne accueillies par la statue du cardinal de Lavignerie, « le missionnaire de la Tunisie » et visite de la cathédrale et de son cloître. « A 2 heures, nous prenons le petit train-tramway qui nous mène à Biarritz, le clou de notre voyage. [...] Nous nous installons dans une Victoria et l'on nous mène au rocher de la Vierge et à la côte basque. Là notre enthousiasme n'a plus de bornes [...] ». Le voyage continue par Bordeaux, lieu de naissance de la dernière sœur Marchal, où des cousines organisent une visite du souvenir. Le 16 mai arrivée à Nantes à 3 h de l'après-midi. « Malheureusement comme c'était le lundi de la Pentecôte, les magasins étaient fermés et nous n'avons pu faire aucune commission ». On se rattrape largement le lendemain en commandant nombreux chapeaux et robes. Le retour à Lorient se fait par Morlaix où l'on s'installe pour trois jours chez la dernière sœur mariée à un médecin de la ville. Enfin le 21 mai, les voyageuses retrouvent avec plaisir « leur ville avec ses rues animées et ses mauvais trottoirs ».

En 1911, M^{me} Marchal, accompagnée de ses trois dernières filles se rend de nouveau dans le Lot. On part le 26 avril pour un grand voyage par le train, en passant par Pontivy, Nantes et Saint-Nazaire et arrivée à Penchot le dimanche soir 30 avril. Pendant le séjour, on fait le pèlerinage de Rocamadour :

« Nous avons fait une fugue épatante à Rocamadour et Padirac. [...] Il tombait des trombes d'eau [...], mais nous avons confiance en notre étoile. Nous partons par le train de 3 h ¼. À l'arrivée nous escaladons l'impériale d'un omnibus. Il pleut, mais qu'importe. Avant tout nous voulons voir. Nous nous installons toutes trois sur une peau de mouton offerte galamment par le cocher. Nous nous serrons les unes contre les autres pour moins sentir la pluie et nous voilà parties. Quatre kilomètres de Causses séparent la gare du pèlerinage. [...] Tout à coup à un détour de la route, le rocher de Rocamadour se dresse devant nous dans toute sa splendeur. [...] C'est tout simplement féérique. [...] Après la messe, visite complète et très intéressante du rocher, des chapelles et du château. [...] Après un réconfortant déjeuner à l'hôtel du Lion d'or, nous prenons dans un petit break le chemin de Padirac. Le gouffre de Padirac est à 15 km de Rocamadour, énorme trou de 104 m de profondeur. La descente fut des plus intéressantes. Après avoir parcouru plus d'un kilomètre dans de longs couloirs côtoyant le torrent, nous le traversons en barque. [...] Le retour fut des plus gais. Au haut du gouffre, après avoir bravement, mais non sans fatigue, monté nos 400 marches, nous avons dégusté une grenadine ».

Le 2 juin, un jeune cousin lorientais de M^{me} Marchal, Marcel de La Gillardaie, arrive à Penchot « dans son auto ». On en profite aussitôt pour faire un tour à Figeac et le lendemain à Rodez. Le retour pour Lorient s'effectue avec « le cousin Marcel » en auto jusqu'à Cahors. Pour atteindre l'hôtel, les voyageuses doivent aller à pied « avec dans les bras manteaux, parapluies, ombrelles, cartons à chapeaux, etc. Devant le tout Cahors qui prend son café, notre petit amour propre est sur le gril, car nous sommes sans contredit la distraction des Cahorsiens ». À Cahors, on prend le train pour arriver à Paris le lendemain matin. On assiste à une représentation de *L'Arlésienne* à l'Odéon et on va en auto faire un tour au bois : « c'était le lundi de la Pentecôte et tout le peuple parisien était là, en bras de chemise, en jupon, s'ébattant sur l'herbe, mangeant, dormant, courant, jouant, criant, riant et, pour employer un mot juste quoique réaliste, grouillant là sur l'herbe, semant partout papiers gras, pelures de fruits, etc. ». Le lendemain, pèlerinage à Montmartre et achats au Printemps, aux Trois Quartiers et au Bon Marché avant de terminer la soirée au Français pour voir jouer *Le Cid*. Le mardi 7 juin, « nous reprenons le chemin de Lorient. Voyage très pénible à cause de la chaleur. Nous sommes à Nantes à 11 h. Notre premier soin est de louer des cabinets de toilette afin de secouer la poussière collante du chemin de fer ». Après une nuit à l'hôtel de Bretagne et un déjeuner au Faisan Doré, on prend le train pour Rennes, puis pour Morlaix où réside une autre demoiselle Marchal mariée depuis peu à un médecin de la ville. Et là, « le dimanche 11 juin nous assistons aux courses. Nous avons vu là toute la noblesse du pays et tralala. On était perdu au milieu des autos et superbes équipages. Nous avons été admirer deux aéroplanes, ce qui m'a intéressé, n'en ayant jamais vu »

Le train facilite les déplacements, et lorsqu'on ne dispose pas de voiture automobile et de chauffeur, on utilise volontiers le chemin de fer. Le 20 septembre 1910, une journée entière est consacrée à une visite à La Trinité. Parties à 8 h du matin de Pontivy, M^{me} Marchal et ses deux dernières filles sont à 10 h à Auray, changent de train et arrivent à Quiberon à 11 h, en repartent à 1 h pour être à 2 h à La Trinité où elles rendent visite à une amie de la famille. À 6 h on repart de La Trinité pour être à Lorient à 9 h 20.

Pour se rendre à Nantes, faire des courses ou prendre des leçons de piano, on prend facilement le train qui en trois heures vous met à destination. « Nous avons emporté à déjeuner dans le train pour gagner le plus de temps possible car, en ce jour d'octobre 1910, nous avons une foule de choses à faire. Nous allons donc au débotté du train chez M^{lle} Briest, où nous avons commandé huit chapeaux. C'est pas mal, n'est-ce pas en une seule commande. Naturellement les chapeaux sont de plus en plus grands. Je ne sais vraiment pas comment va faire le beau sexe cet hiver pour entrer dans les wagons-couloirs, les fiacres, les omnibus ! »

L'électricité facilite la vie, mais elle n'est pas encore installée partout. Ainsi le 20 mars 1910, parties le matin de Lorient les deux sœurs Marchal sont à 4 h à Brest où elles doivent assister à un mariage : « Nous allons directement à l'Hôtel Moderne. [...] Heureusement que nous avons eu l'esprit de nous coiffer avant de partir de Lorient, car l'électricité à l'Hôtel Moderne ne daigne pas monter jusqu'au quatrième, pas même le vulgaire lampe ; il n'y a que la bougie ».

Du 27 juin au 24 juillet 1911, la dernière des Marchal se rend avec sa mère à La Bourboule pour une cure et s'installe à l'hôtel de Russie. Pendant son séjour, elle se promène soit à dos d'âne, soit en voiture à âne, et va en chemin de fer au mont Dore, à dix minutes de La Bourboule.

En 1912, de nouveau un grand voyage, du 19 mars au 30 avril mène les deux dernières sœurs et leur mère en Italie, en passant par Penchot. Départ de Lorient le 19 mars à 9 h ; arrivée à Nantes à 12 h ; après quelques courses « nous reprenons à 3 heures le train qui nous dépose après 3 changements le lendemain à 7 h ¼ à Penchot ». Du voyage à Rome seuls les vers suivants en ont enregistré le souvenir :

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
 Ou comme celui-là qui conquiert la toison
 Et puis est revenu plein d'usage et raison
 Vivre entre ses parents le reste de son âge.
 Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
 Que des palais romains le front audacieux
 Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine
 Plus la rade de Lorient que le Tibre latin
 Plus mon Kerminisy que le Mont Palatin. »

À partir de 1908, la voiture automobile devient le moyen de transport habituel de la famille Marchal, non sans entraîner parfois celle-ci dans des aventures

mémorables. Un jour de mai, on se rend à Kerminisy. On utilise alors la voiture de Maurice le fils et celle de Marcel de La Gillardaie. Il est recommandé aux voitures de se suivre,

« car de cette façon, nous pourrions plus facilement nous venir en aide en cas de panne. [...] Les voitures s'amusaient tout le temps à se dépasser en envoyant aux passagers de l'autre voiture d'élégants pieds de nez ! ». Au retour par Pontcallec, alors que l'une des voitures « filait d'un air de triomphe », la seconde tombe en panne. « Aussitôt le brave Marcel se met à suer sur sa machine, mais hélas c'est en vain. D'un air penaud, il nous déclare qu'il faudra rentrer en voiture, déclaration bien humiliante pour un automobiliste ». Il se rend jusqu'à Plouay à la recherche d'un équipage. Après une longue attente, « nous aperçûmes dans le lointain le brave Marcel accompagné d'un cheval et de tous les enfants du village qui sautaient autour de lui. Là commença le plus salé, le plus poivré de notre aventure. À l'aide d'une chaîne, on attacha le cheval à l'auto. Le conducteur, le fouet en main, s'installa sur la bête en la fouettant à coups redoublés et ainsi nous fîmes notre apparition à Plouay suivis d'une nuée de gamins. Vous voyez d'ici l'équipée ; c'était, je vous l'assure, très cocasse ».

En attendant la voiture qui doit conduire les naufragés à Lorient, on dîne.

« Le repas fini, nous nous mettons en devoir de monter dans la voiture, une vieille carriole cassée à trois places et nous étions six. Pour comble de malheur, les banquettes étaient des morceaux de bois de quinze centimètres de largeur et il fallait s'asseoir sur cela. Un vieux cheval maigre comme un clou traînait notre équipage et un noir de loup enveloppait la nature toute entière. La bête marchait d'un pas lourd et lent et nos banquettes nous entraient dans la chair [...]. Enfin exténués, éreintés, nous arrivons à la maison où maman très agitée nous attendait avec une anxiété toujours croissant. »

Malgré ces désagrèments, les sœurs Marchal conservent une « envie folle de continuer leurs équipées » et à la fin du mois le même Marcel les emmène faire « une charmante ballade de 100 km. [...] C'était, écrit l'une d'entre elles, ma première vraie ballade en auto et je n'aurai pas cédé ma place pour tout l'or du monde. Ah qu'il faisait bon se sentir emportée, fendant l'air et dévorant l'espace ». On visite Saint-Colomban, l'église et le château de Josselin. Les nombreuses pannes ou « petites pannelettes sans importance mais très amusantes » permettent aux demoiselles de fréquenter pâtisserie et restaurant « pendant que ces messieurs à quatre pattes s'efforcent de déchiffrer l'indéchiffrable panne ». En juin, trois voitures automobiles emmènent la famille Marchal pique-niquer à Saint-Maurice.

On ne s'ennuie pas à Lorient. Le 8 octobre 1908, grand mariage à Lorient : M^{me} Marchal marie le même jour à la fois son fils à la fille du général Janssen et l'une de ses filles à un banquier de Pontivy, Hubert Bouché, propriétaire lui aussi d'une voiture automobile depuis 1902. Les festivités n'empêchent pas de préparer un nouveau voyage : « Quelle joie, quel bonheur, nous allons voyager ! »

Les voyages en automobile sont souvent ponctués d'incidents. Le 28 mars 1909, le ménage Hubert Bouché, venant de Pontivy, devait arriver à Lorient à 9 h. A 10 h ½,

toujours rien. « On commence à s'inquiéter. À 11 heures madame Hubert nous arrive toute pâle et défaite, seule sans son mari ni son chauffeur ». Explication :

« Les Hubert descendaient à petite allure la rue principale d'Hennebont quand tout à coup ils voient à un mètre de l'auto une femme devant eux, la voiture lancée, la femme roulée sous la voiture. [...] On a froid dans le dos. Hubert arrête la voiture, l'on relève la femme qui a perdu connaissance. Le médecin arrive, le commissaire de police, plusieurs journalistes et tous les badauds. La femme qui a repris connaissance avoue qu'elle a vu l'auto mais qu'elle avait de la monnaie à rendre et, étant très pressée, elle a pensé qu'en se dépêchant elle pourrait bien passer. [...] Hubert respire, il ne peut être responsable de pareille sottise ; du reste il est assuré. Le médecin, après avoir examiné la jeune femme, déclare qu'il y a une cote de cassée et pour trois semaines au moins de repos absolu. La bonne femme rechigne ; qui va tenir son magasin pendant ce temps ? Son commerce va périliter. Heureusement qu'elle possède quatre bonnes mille livres de rente ! »

L'incident n'empêche pas les sœurs Marchal d'apprécier l'auto : « Ah que j'aime le sport et particulièrement l'auto et quelles bonnes promenades nous avons faites cette semaine dans la Darraque (voiture construite par l'ingénieur Darracq en 1900) de notre brave cousin Marcel ». Et peu après, le 8 mai elles entreprennent un vrai tour de Bretagne, en commençant par Pontivy « où nous allâmes aux courses, en auto naturellement ». Le lendemain dès 5 h du matin, dans l'agitation du départ, on oublie l'appareil photographique. La voiture automobile transporte cinq voyageurs : le ménage Bouché, deux sœurs Marchal et Madoré le domestique ; elle doit retrouver l'auto du cousin Marcel et ses passagers au Huelgoat. On « respirait à pleins poumons le plaisir de vivre ». Arrêt à Rostrenen pour visiter des cousins, à Carhaix pour saluer le monument à La Tour d'Auvergne, au gouffre du Huelgoat où se trouve une très belle cascade. Retrouvailles au restaurant de l'hôtel de France (« il y avait beaucoup de truffes »). « Le déjeuner fini, nous allâmes visiter les curiosités, savoir des rochers magnifiques, entre autres un rocher branlant de 100 000 kilos au dessus d'un gouffre et que nous fîmes balancer en nous appuyant dessus. Puis après une cavalcade bizarre à travers des blocs de rochers très difficiles à escalader, nous arrivâmes sous la conduite de petits gamins en un lieu appelé le Ménage de la Vierge, c'est-à-dire que les rochers avaient des formes très bizarres [...] ». À Saint-Herbot, arrêt pour voir les superbes cascades : « Ce n'est pas sans peine que nous avons pu jouir de leur vue car à l'entrée d'un champ nous nous sommes trouvés face à face à une petite soubrette de ferme qui, après nous avoir inondé d'injures, ne nous a laissé passer que bourse déliée ». Puis on « visite la jolie petite église dédiée à saint Herbot. Pour cette raison les paysans ont la coutume peu propre d'exposer devant le chœur sur des tables de pierre les poils et les queues de leurs bêtes ». Nuit à l'hôtel de France à Morlaix.

Tout au long du périple, on s'arrête pour visiter sites et monuments, notant l'intérêt – ou le manque d'intérêt – des lieux. Le mardi 11 mai, passage à Saint-Pol-de-Léon « qui n'offre rien de particulier si ce n'est son clocher qui est dit-on

le plus haut. [...] À Roscoff, nous avons admiré et contemplé pour la première fois les eaux pures et limpides de la Manche. Nous y avons même baigné la pointe de nos souliers pour pouvoir dire que nous avons pris un bain dans la Manche. [...] Nous avons visité l'église ». À Saint-Thégonnec, pendant qu'Hubert, qui a « eu une panne assez longue la raccommodait », visite de l'église et de sa chaire, du calvaire, de l'ossuaire et de sa mise au tombeau. Retour à Morlaix pour le déjeuner et visite de la maison de la duchesse Anne, gardé par « une horrible mégère ». L'après-midi « nous fîmes une route charmante et contournâmes Saint-Michel-en-Grève » ; « puis nous allâmes par un chemin de 800 m de long sur 2 m de large nous casser le nez dans un champ ; panique et fou-rire. Avec des difficultés inouïes, on arrive à rebrousser chemin aux deux autos, mais pas sans peine ». Passage par Lannion puis Tréguier « où la cathédrale et le calvaire de Réparation sont magnifiques ». Le cousin Marcel se trompe de chemin, mais on se retrouve sur le pont de Lézardrieux avant de s'installer à Paimpol pour la nuit.

Le mercredi 12, « nous vîmes ce jour-là les plages célèbres situées sur la jolie baie de Saint-Brieuc, Saint-Quay-Portrieux, Binic, Pordic, puis le Légué où nous admirâmes la tour chantée par Botrel ». Déjeuner et tour de ville ; arrêt à Lamballe « où l'église juchée au-dessus de la petite ville mérite d'être admirée ». À Dinan on admire le site et les remparts. Mais la fatigue atteint M^{me} Marchal et deux de ses filles et contraint à faire venir le médecin.

« Les plus courageux se hasardent à faire un tour en ville dans le quartier des antiquités célèbres puis au marché des bestiaux très mouvementé. Pendant ce temps les malades prenaient des potions et se remettaient tant et si bien qu'à 2 heures on pouvait donner le signal du départ. Mais l'auto de Marcel a toujours quelque inconvénient. Aussitôt parti, panne sur la grande place, c'est vexant ! [...] Heureusement qu'en l'honneur de la foire on y vendait des sucres d'orge. Aussi tandis que Marcel raccommodait son attelage, les demoiselles Marchal suçaient de remarquables sucres d'orge. Un attroupement se forme autour de nous. Il paraît que nous devions former un tableau comique tandis que ce brave Marcel suait à grosses gouttes. Arrivée à Saint-Malo vers 4 heures après avoir traversé Saint-Servan. »

Je ne peux résister à reproduire le passage entier concernant la découverte de Saint-Malo par des touristes émerveillés.

« Saint-Malo nous apparut, je puis le dire sans exagérer, comme la 8^e merveille du monde. En arrivant à l'entrée des portes, nous fûmes aussitôt entourés d'une demi douzaine de beaux parleurs ; chacun prêchait pour son saint, qui l'hôtel de l'Europe, qui l'hôtel de Bretagne, qui l'hôtel Franklin, magnifique construction située sur la plage et ayant vue à la fois sur la Manche et sur l'embouchure de la Rance. Après quelques préliminaires et pourparlers avec le petit cycliste, nous décidâmes pour ce dernier. Le Bedecker indiquait trois maisonnettes. C'était donc un hôtel de 1^{re} classe tel qui nous convenait. Les deux autos se remirent donc en marche et nous arrivâmes dans le jardin de l'hôtel qui est vraiment très riche. Nous occupons quatre superbes chambres, avec vue sur la mer, très confortablement meublées avec l'électricité. Nous nous débarbouillâmes sans perdre

une minute, laissâmes maman se reposer à l'hôtel puis filâmes tous les sept visiter la ville et la côte. Notre première visite fut chez le pâtissier où notre galant cousin nous conduisit. [...] Puis nous nous dirigeâmes vers les remparts au haut desquels nous montâmes. Nous fîmes ainsi le tour de Saint-Malo, absolument émerveillés du spectacle qui s'offrait à nous. En face Dinard avec son superbe casino, à gauche la Rance débouchant et mêlant ses eaux à la Manche, et là, tout près sur les rochers, le tombeau de Chateaubriand battu par les flots... Que c'était beau ! Comme tout ce que nous imaginions de cette côte d'Emeraude était dépassé !... La côte découpée et dentelée de Dinard excita notre curiosité. Aussi pour contenter ce défaut bien féminin, nous prîmes une petite vedette automobile qui, en moins d'un quart d'heure, nous déposait dans cette petite station balnéaire si réputée. Dinard est vraiment un petit coin charmant. De tous côtés on ne voit que de beaux jardins d'où s'échappe l'odeur du jasmin, de la rose, du géranium et du réséda. De charmantes villas dominant la mer. Nous avons été sur la plage qui éveille l'idée d'un vaste tapis de satin moiré. A deux pas s'élève un superbe casino qui en été est le rendez-vous des élégants et des élégantes [...]. »

Le vendredi 14, le trajet conduit au Mont-Saint-Michel. À Rothéneuf, on visite les rochers sculptés, « blocs de rochers baignés par la mer qu'un ermite original s'est amusé à sculpter. [...] Ce ne sont partout que de vieux chevaliers, de vieux moines ». On rend même visite au sculpteur. Au Mont-Saint-Michel, déception : « c'est morte-eau ! Où est la mer ? » On laissa la voiture sur la chaussée, on fit honneur à la « fameuse omelette » de la mère Poulard et l'on sabla le champagne pour fêter la fin du voyage. Après la visite de l'abbaye, « nous avons achetés des petits souvenirs, couru les magasins et envoyé un grand nombre de cartes postales.

Le retour à Lorient se fait par Rennes où l'on dîne chez le beau-frère d'Hubert Bouché, conseiller à la Cour, et où l'on visite le lendemain avec ce dernier le palais de justice et le Thabor avant d'assister dans la tribune d'honneur au concours hippique. « Ce concours est fort intéressant. [...] Nous admirons aussi toutes les belles toilettes [...] ». Enfin, le dimanche 16 « nous nous décidâmes à boucler nos valises et à partir. Mais aussitôt pluie torrentielle ; il fallut donc s'arrêter pour lever la capote, ce qui est bien pénible quand on a tant de petits colis qu'on ne sait plus où fourrer ». Déjeuner à Ploërmel, visite du château à Josselin, nuit à Pontivy et arrivée à Lorient le 17, où « le dîner de famille réunissait les automobilistes ».

Le tourisme convient fort bien aux membres de la famille Marchal. Toujours en deux autos, on va le 23 mai 1909 à Pont-Aven où l'on déjeune à l'hôtel Julia, avant de visiter le bois d'Amour ; le retour se fait par les Roches du Diable. Le 29 mai, balade aux alignements « si vantés » de Carnac, « route charmante agrémentée d'une crevasse de pneu. [...] Nous sommes descendus à l'aide de lanternes dans l'intérieur du tumulus »

En juillet 1909, comme chaque été, la famille s'installe à Kerminisy. Cette année on se fait conduire dans la belle auto du cousin Gallice, un autre cousin qui, en grand seigneur, possède une auto fermée, « ce qui est beaucoup plus chic, mais nous y

avons eu bien chaud ; aussi au sortir de cette boîte capitonnée, nous avons pris la résolution que, si jamais nous avons une auto, nous la prendrons ouverte, car c'est beaucoup plus facile pour pouvoir aspirer à grandes bouffées l'air du Bon Dieu ». À Kerminisy « nous faisons avec Hubert de délicieuses promenades en auto. Le charmant beau-frère nous balade où nous voulons et nous a amené samedi soir voir le jubé de Saint-Fiacre, d'où l'on a tiré de jolies photographies ». Les cousins et amis viennent volontiers au manoir. Le dimanche 1^{er} août 1909, il y avait vingt-deux convives à déjeuner et « 6 autos à stationner à la queue leu leu devant le manoir ». Les crevaisons sont fréquentes, et des visiteuses arrivent parfois à pied au manoir, laissant le soin de la réparation au mari ou au fils.

Les voyages en Bretagne se font désormais en voiture. En février 1910, on va à Morlaix visiter l'une des sœurs Marchal récemment mariée. « Nous sommes partie à midi [de Lorient] avec 125 km à faire avant d'arriver à Morlaix. Arrêt au gouffre du Huelgoat qui est merveilleux en ce moment. À 5 heures notre auto s'arrêtait rue de Paris [à Morlaix] ».

Lors de leur séjour dans le Lot en mai 1910, les sœurs Marchal entreprennent une excursion en automobile à Conques qui donne lieu à quelques mésaventures : « l'auto qui était très bien et très chic ne contenait que trois places pour quatre, si bien que la 4^e a été obligé d'élire domicile sur un vieux pliant. Or la 4^e c'était moi. J'étais donc très mal [...] lorsque, coup de théâtre, je tombe à la renverse. Le pliant a cédé sous mon poids. [...] Je reste donc par terre, mais bientôt les trépidations de l'auto de venant si fortes, je suis prise d'un mal de cœur épouvantable ». Après avoir visité la belle église de Conques, admiré la statue de sainte Foy, les ornements sacerdotaux et une mèche des cheveux de la Vierge, le retour est marquée par une grande détonation : « ce sont les pneus qui viennent de crever. Pour comble de malheur le chauffeur n'a pas de rechange ! » Heureusement un petit train passe à quelques kilomètres du lieu de la panne.

En juillet 1910, profitant d'un congé (il est alors en poste comme ingénieur du génie maritime en Tunisie), Maurice Marchal rend visite à son nouveau beau-frère à Morlaix avec sa jeune femme et l'une de ses sœurs. Le lendemain de notre arrivée, ledit beau-frère

« abandonne son auto à Maurice et nous avons été à Saint-Pol-de-Léon et à Roscoff. Temps radieux, jolie excursion. Maurice s'en est pas mal tiré de son métier de chauffeur. Cependant au début de la promenade, nous avons eu une petite aventure peu banale. À une côte, Maurice voulant changer de vitesse, son frein s'est bloqué, ce qui a fait très légèrement reculer la voiture. Juste à ce moment des interpellations très vives nous font tourner la tête et nous voyons avec stupeur une auto collée à nous et qui ne semblait pas vouloir se séparer de notre voiture. La roue gauche arrière de notre voiture était accrochée par la roue droite avant de l'autre auto. Et impossible de reculer ou d'avancer, car la roue de notre accrocheur aurait instantanément brisé. On commence par se dire quelques sottises : « On n'a pas idée de s'arrêter au milieu de la route ! », « pourquoi vouloir

passer sans prévenir et quand il n'y a pas de place ! ». Mais on ne va pas plus loin car on est entre gens bien élevés. Dans l'auto voisine se trouvent deux messieurs, une dame, un petit garçon et un singe. Tout le monde descend. « Il faut un cric pour soulever la voiture » nous dit d'un ton péremptoire le monsieur accroché. Mais tout le début de cette histoire a interloqué Maurice qui ne connaissait pas bien la voiture. On cherche, pas de cric. « Comment, vous n'avez pas de cric ! Mais c'est de la dernière imprudence de s'embarquer sans cric ». Et Maurice, perdant complètement la tête, oublie la riposte qui était pourtant bien simple : « Monsieur, nous avons des pneus pleins ; nous ne crevons pas. Quel besoin de cric ! ». Le Monsieur se décide alors à aller chercher le sien et au bout de peu de temps les deux voitures sont dégagées. »

Peu après cette aventure Maurice Marchal emmène le 14 juillet sa femme et une de ses sœurs à Quimper pour assister à un meeting d'aviation.

« C'était un tout petit meeting et ils n'ont vu voler que deux ballons. Cependant, n'en ayant jamais vu auparavant, cela les a beaucoup intéressés. Ils ont eu un retour peu banal et ne sont arrivés à Kerminisy qu'après minuit, et pour cause. Les étourdis avaient oubliés leur lanterne. La nuit est vite arrivée et ils n'ont pu marcher que très doucement pour éviter les accidents. Mais pour comble de malheur ayant, à cause de l'obscurité, passé sur un tas de pierres, ils ont crevé et n'ont pu pour la même cause réparer leur panne. Cela a encore ralenti leur marche. Quand ils sont arrivés, nous étions déjà à nous coucher. Vous devinez facilement notre joie, nos cris en entendant le bruit de l'auto et en voyant que nos chères sœurs étaient encore en vie. »

Un mois plus tard, la famille Marchal repart en promenade au Huelgoat en passant par Châteauneuf-du-Faou : « Nous étions 15 en tout divisés en trois autos. Nous sommes partis de Kerminisy à 6 h du matin afin d'avoir la messe de 7 h à l'abbaye [de Langonnet]. [...] De Langonnet à Gourin, c'est une course d'auto. La nôtre [...] tint le record de la journée et file presque toujours devant. La route de Gourin à Châteauneuf est absolument splendide ». De la terrasse du grand hôtel de Châteauneuf, on admire le château de Trévarez récemment construit (achevé en 1906 pour James de Kerjégu, député et président du conseil général du Finistère) « qui est très beau, mais, étant construit en briques, jure dans cette Bretagne où l'on ne voit que pierres taillées et toits bleus. [...] Arrivée au Huelgoat à midi. Un télégramme adressé de Gourin nous garantissait notre repas. Et nous pûmes constater que l'idée n'avait pas été mauvaise car de pauvres touristes, n'ayant pas prévenu, restèrent le bec dans l'eau ».

L'habitude est désormais prise de se déplacer en automobile. Le 21 avril 1911, M^{me} Marchal, deux de ses filles et son gendre Adolphe Kerhuel vont passer la journée à Kerminisy. Départ de Lorient à 8 heures du matin : « l'auto marche à bonne allure ; nous sommes à Kerminisy à 10 h ½ ». Au retour, « nous culbutons une voiture en route, mais personne n'est blessé. On se dispute pour le principe. Naturellement c'est la faute du boucher qui ne s'est pas rangé ! ».

En juin 1912, le jour de la Pentecôte, le ménage Hubert Bouché de Pontivy arrive en auto à Lorient à 11 h pour emmener leur mère et leur dernière sœur en

excursion à la Pointe du Raz. À 5 h le jour même, ils quittent Lorient. « Nous partons donc, bien enveloppées dans nos voiles, afin de garantir nos précieux teints de la poussière du chemin. Nous nous blottissons toutes trois dans le fonds de la voiture tandis qu'Hubert conduit sur le devant avec le chauffeur. [...] À l'horizon se dressent au crépuscule les flèches si belles de la cathédrale de Quimper où nous arrivons pour voir tous les braves quimpérois le nez en l'air. Ma foi, je l'avoue sans fausse honte, nous faisons comme eux. De l'azur bleu se détachent deux biplans qui évoluent avec grâce. Les paysans sont émerveillés, eux qui ne puisent la vie que par le contact journalier avec la terre, se demandant comment des hommes pétris du même argile qu'eux peuvent ainsi vivre entre cieus et terre ». On couche à Douarnenez : « Nous gagnons notre hôtel par de petites rues étroites et tortueuses éclairées seulement par la faible clarté de la lune ». Le lendemain, « après une messe matinale, nous sommes en auto à 6 h ». Après le Ménez-Hom et un déjeuner rapide à Audierne, les voyageuses attrapent un bon coup de soleil à la pointe du Raz. « Nous sommes reparties à 4 h. Nous n'avions qu'à nous dépêcher si nous voulions arriver à Lorient dont 160 km nous séparaient. Faire 160 km sans s'arrêter semble un peu long ».

À plusieurs reprises j'ai signalé l'intérêt de la famille Marchal pour l'aviation. Au début de 1912, un concours est organisé parmi les membres de la famille pour imaginer « Que sera la famille Marchal en 1925 ? » On voyagera alors au loin, en Angleterre, au Maroc, Casablanca et Fez, en Égypte, en Chine même. On rêve d'aéroplanes. L'une des sœurs s'adresse à l'assemblée : « Ah oui, les amis, avez-vous conservé le souvenir des empilades dans les autos de vos maris, la poussière, les pannes du bon Marcel, jamais de place pour les caisses à chapeaux ! Vieux souvenirs ! Sans compter qu'un chauffeur imprudent vous déposait parfois à quelques détours de la route de Plouay. Nul doute que pour remplacer ces véhicules démodés, messieurs nos maris ne suivent le mouvement et ne fassent l'acquisition de ces grands oiseaux qui évoluent chaque jour au dessus de nos têtes ». Et le gros Marcel de répondre : « Chacun son goût, chère cousine. J'estime que je dois à ma petite deux cylindres d'avoir conservé ma bonne mine et ma bonne humeur, malgré ma couronne de cheveux blancs. Fidèle à l'auto jusqu'à la fin de mes jours, s'il plaît à Dieu, je continuerai à parcourir les routes bretonnes sur quatre pneus bien gonflés en attendant que les voies aériennes soient munies de bonnes hôtelleries ». Et à ce moment, un superbe biplan atterrit dans la grande prairie de Kerminisy : « Délicieuse et rapide traversée, précise le pilote. Au départ de Bois-Colombes, un peu de brouillard, mais depuis notre passage au dessus du Mans, le ciel bleu et une température très douce ». Peu après, c'est un ballon qui se pose amenant dans sa nacelle plusieurs cousins du Kernevel... Ainsi imagine-t-on le futur à la veille de la guerre de 1914.

Jacques CHARPY

RÉSUMÉ

Entre 1907 et 1912, les cinq dernières sœurs Marchal, filles d'un ingénieur en chef du Génie maritime de Lorient, ont tenu un journal dans lequel elles relatent les faits et gestes de leur famille, rapportent les événements de leur vie quotidienne, font état de leur état d'âme et narrent, souvent avec grand talent, leurs voyages et déplacements. L'auteur a retenu du journal les anecdotes concernant les moyens de communication, de la marche à pied à la voiture à âne, du train à la voiture automobile dont l'introduction récente permet à une population aisée à la fois de se rendre dans ses propriétés, de faire du tourisme et de voyager au loin.

Sources

La source principale de cet article provient du *Journal des sœurs Marchal, 1907-1912*, archives privées.

Aux Archives départementales du Morbihan, ont été utilement consultés les articles suivants : 6 M 171, recensement de la population de Lorient 1911,

R 1529, réquisitions par l'armée de voitures automobiles, 1910,

R 1660, ballons et aéronefs, 1912-1919,

S 3313, déclarations de mises en circulation et immatriculation de voitures automobiles, 1899-1926.

Bibliographie

CHARPY, Jacques, « Au centre de la Bretagne. Le manoir de Kerminisy (en Saint-Tugdual) », *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, t. 105, 1978, p. 45-64, ill.

COULIBALY, Thierry, *Il y a un siècle l'automobile*, Rennes, Éd. Ouest-France, 2007, 140 p.

GUILLEMOT, Armand, LE PALLEC, Lucien, *Lorient de ma jeunesse*, Brest, Éd. Le Télégramme, 2001, 95 p.

HULOT, René, *Les Petits trains du Morbihan et de Loire-Atlantique : par landes et par grèves de Lorient à Pornic*, Le Mans-Paris, Éd. Cénomane/Éd. la Vie du rail et des transports, 1993, 175 p.

LESUEUR, Patrick (dir.), *Toutes les voitures françaises de A à Z*, Paris, EPA, 2007, 407 p.

NIÈRES, Claude (dir.), *Histoire de Lorient*, Toulouse, Privat, 1988, 319 p.

PUIBOUBE, Daniel, *Un siècle d'automobile en France*, Paris, Sélection du *Reader's digest*, 2000, 208 p.

Récits de Voyages. Le Morbihan, une destination exotique, Catalogue de l'exposition, Archives départementales du Morbihan, février-octobre 2011

ROME, Yannic, *Grandes et petites histoires des tramways et petits trains du Morbihan*, Le Faouët, Liv'éd., 251 p.

Trains du Morbihan. Un siècle d'histoire ferroviaire. 1850-1950, Catalogue de l'exposition, Archives départementales du Morbihan, 1978.

Les transports intérieurs en Bretagne, 1880-1940, collection *L'histoire en Bretagne*, série régionale, n° 2, 1983, éditée par les services éducatifs des archives départementales de Bretagne. CRDP, Rennes.